

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 23

Artikel: Lè dou Savoyardes et lo négre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

étages avancent et reculent, les chambres ressortent en cabinets et en moucharabys. C'est un mélange incroyable de colombages, de bouts de planches, de poutrelles, de lattes clouées, de treillis, de cages à poulets en manière de balcon; tout cela vermoulu, fendillé, noirci, verdi, culotté, chassieux, refrigné, caduc, couvert de lèpres et de callosités à ravir un Bonnington ou un Decamps. Les fenêtres, trouées au hasard et bouchées à demi par quelque vitrage effondré, balancent des guirlandes de tripes et de vessies de porc, capucines et cobaeus de ces agréables jlogis. Des tons vineux, sanguinolents, délavés par la pluie, complètent l'aspect féroce et truculent de ces taudis hasardeux, dont le Rhône, qui passe dessous, fait écumer la silhouette dans son flot d'un bleu dur. »

Une belle nuit (du 17 au 18 janvier 1670), l'ancien *Pont-bûti* et tout ce qu'il portait prit feu; on peut se figurer le spectacle et le désastre. Les récits du temps rapportent qu'en deux heures soixante-douze maisons furent attaquées, cinquante-quatre incendiées; un des bras du Rhône (très bas, il est vrai, dans la saison) comblé par les débris sur un espace de 220 pieds; le pont fuma vingt jours. Eruption effrayante, on eût dit que le ciel croulait dans le feu. Les montagnes paraissaient incendiées: à trois lieues du foyer on lisait comme en plein midi.

En voyant de loin cet embrasement, les Vaudois, qui ne se l'expliquaient pas, coururent aux armes. Puis que d'horreurs! — nous ne faisons que répéter le dire des témoins — 122 victimes! Ceux qui échappaient au feu, périssaient dans l'eau. On ne retrouvait qu'une trentaine de corps et dans un état affreux: bras détachés, jambes coupées, crânes ouverts, faces à moitié brûlées, corps enlacés, carbonisés; paquets d'os et de chair « formant un seul nœud », tout ce qui peut navrer et soulever le cœur; puis des scènes poignantes ou héroïques: des fuyards qu'on voyait flamber debout sur les toits, des enfants jetés d'une fenêtre à l'autre, une mère en couches tombant dans le Rhône, une chrétienne déjà sauvée et hors de danger, mais rentrant dans sa maison pour y chercher sa bible, qu'elle se repentait d'avoir oubliée...

Louis Ruchonnet à Rovéréaz.

Un de nos lecteurs goûtait un jour à la ferme de Rovéréaz. A la même table, se trouvaient Louis Ruchonnet, sa mère et ses deux fils. Les goûters champêtres de Rovéréaz étaient autrefois l'un des rendez-vous favoris des Lausannois.

La conversation fut des plus intéressantes et des plus variées. En pouvait-il être autrement quand Louis Ruchonnet y apportait le tribut de ses vastes connaissances et le charme de sa parole? Politique, littérature, beaux-arts, sciences, etc., tous les sujets furent abordés.

— Papa, s'écria tout à coup l'un des enfants, qui, depuis un moment, était absorbé dans l'examen d'un syphon d'eau gazeuse, papa, je ne comprends pas comment une simple pression sur le bouton peut monter l'eau dans le tube de verre.

— Je m'en vais t'expliquer cela, répondit le père, va me cueillir une de ces fleurs de dent-de-lion; nous en ferons un syphon.

Avec deux verres, une goutte d'eau et la tige de dent-de-lion, Louis Ruchonnet fit à son fils une démonstration des plus simples du principe des syphons et qui lui fut l'occasion d'une dissertation charmante sur les lois de la physique. C'était plaisir à voir cette grande intelligence se mettre à la portée de enfants et leur faire comprendre par des comparaisons ingé-

nieuses autant qu'imprévues les théories les plus complexes de la science.

Après le goûter, sur l'invitation du fermier, tous les convives allèrent visiter les étables et les diverses installations de la ferme.

Devant les nombreuses machines agricoles qui, à ce moment, faisaient leur apparition chez nous, madame Ruchonnet était dans l'admiration.

— Dis-moi, Louis, d'où viennent toutes ces machines? demanda-t-elle à son fils.

— Mais, maman, quelle question tu me poses là! Regarde donc ces grandes dents; cela ne peut venir que d'Angleterre...

Madame Ruchonnet était anglaise. Elle sourit comme tout le monde à cette innocente plaisanterie de son fils, qui, d'ailleurs, l'effaça aussitôt par un bon baiser.

Lé dou Savoyardes et lo négro.

L'est bin rà quand on vai on négro pè chaôtre et, tot parà, l'ein arrevé onco cauquies iadzo; mà, quand on ein vai po lo premi iadzo, vo seimblîè què cliào gaillà dussont coffi y tot cein que patrouillont avouè lè mans. Kà, quand on est dinse nà coumeint dâi sou-bassémeints dè mermitès du lè pi tantqu' à la frimousse, vo seimblîè assebin què l'ao tsemine sont, ein cauquies menutès, asse naire qu'on sa dè tserbon et vo vo ditès què l'ao fen-nès dussont pràò fèrè la buia totès lè senannès po manteni cliào gaillà àò proupro.

Et bin, tot cein n'est pas verè! et se lè negro sont nà, l'est paceque l'ont la pé dinse et vo z'arià bio lè savounà bin adrai et lè frottà tota 'na dzornà avouè 'na brosse dè rizette que restèriont adè nà coumeint dè la setsè (suie).

Ora, porquie ne sont-te pas bliances coumeint no z'autro? Lè z'ons diont que cein vint dè race; dâi z'autro, que l'est paceque cliào dzeins demàoront dein dâi pays io lo sèlao est destra tsaud, et io, pè vai Tsallanda, fâ dâi raveu pi què tsi no tandi lo mai d'òu, pisque diont que porriont frecassi dâi truffès quie dévant, rein qu'ein metteint la péla àò sèlao.

Quand on est dein dâi pays dinse, ne faut don pas s'èbahi se cliào lulus sont souplià à tsavon; laissi vai on n'omelette sein la veri su on fu que frecassè, le vint tota nàirè pè dezo et le sè bourlè! L'est la mimma tsouze po lè negro!

Cein est onco bin quemoudo, dâi iadzo, d'être matsourà dinse, kà la coffià ne sè vai pas atant què su no z'autro; mà se cliào negro vont sè frottà contre dâi sa dè farna, àòbin dâo dzî, l'est on autra question!

Ein 96, quand l'ont fè clià grant'eposechon pè Dzenèva, vo sèdès que l'ein est arrevà tota 'na compagni dè pè l'Afrique, po sè montrà on pou ài dzeins dè per tsi no et on bolondzi dè Dzenèva ein avâi mimameint eingadzi ion que fasâi adè teni à l'eintraie dè sa boutegua po fèrè veni lè pratiquès.

Duès Savoyardès qu'étiiont veniès po vaire la fèta, voliàvont atsetà dâi navettès et coumeint le vouaitiant devant lo magasin à cé bolondzi, véyont stu compagnon qu'étaï branquà vai la porta avouè on fordaï et on bounet bliances tot frais eimpèsâ et cein lè z'a tant èbahiès que iena dè cliào lurenès dese à l'autro:

— Eh! dis vai, Joséphine, vouaitie vai, on négro? N'arè jamè cru què lè bolondzi dè per ice tegnivand dâi mitrons dinse; l'est cè z'ique que dussè coffi y la farna quand l'einpattè!

— Que vâo-tou, l'âi dese l'autro, l'ao z'ein faut portant ài bolondzi.

— Et porquie fèrè?

— Fôula que t'è! Et quoui est-te que farâi lo pan nâi!

Voir Joseph!

La nuit tombait, une de ces nuits prématurées de novembre où tout concourt pour étouffer avant l'heure la faible et vacillante lumière des jours d'hiver; une brume épaisse s'étendait sur le ciel, et venait ajouter son voile à l'ombre provenant de l'étroitesse de la rue; au dedans de la chambre il faisait en réalité tout à fait noir et, au premier abord, l'œil le plus exercé eût été embarrassé pour distinguer le moindre objet; cependant au bout d'un instant, auprès de la cheminée où, par économie, quelques tisons se consumaient lentement sous les cendres, une silhouette se profilait, une forme sombre, chétive, courbée....

C'était le sort habituel de la grand'mère Marais d'être seule ainsi, de l'aube au crépuscule, tandis que sa fille et son gendre étaient à la boutique, et, trop vieille pour travailler, elle passait les trois quarts du jour, immobile, assise au coin de l'âtre, le matin tournant le dos à la clarté grise encore trop forte pour ses yeux fatigués, le soir, sans lampe, les mains toujours inoccupées et le cerveau roulant deux ou trois pensées toujours les mêmes; une, surtout, revenait comme un refrain, celle de son petit-fils Joseph parti depuis un an pour son service militaire.

Cette fois pourtant, entre chien et loup, une voisine de son âge, la mère de la fruitière d'en face, vint lui tenir compagnie et, naturellement, entre les deux vieilles, ce fut bientôt, mais de la part de la grand'mère principalement, cela va sans dire, un concert ininterrompu de louanges sur ce cher « Joseph! »

— Un enfant si bon, si doux, si bien élevé, mame Fontaine, commença-t-elle d'une voix chevrotante; puis, partie sur ce sujet, et, intarissable, elle continua: la joie de mes vieux jours... je le vois encore lorsqu'il partait pour l'école d'un air crâne avec ses petits livres de classe sous le bras... et ses maladies!... car il les a toutes eues, le pauvre chéri! la rougeole, la coqueluche... et jusqu'à cette grande qui nous a fait si peur et où nous avons failli le perdre... la fièvre... la fièvre... « moqueuse », comme disent les médecins, ah! mame Fontaine, il nous a donné bien du tourment, allez!... mais que de satisfactions aussi; vous souvenez-vous comme il était beau le jour de sa première communion... vous étiez déjà dans le quartier, je crois?... oui... ah!... non, non... c'était l'année d'avant, alors vous ne l'avez pas vu... attendez que je vous raconte....

Et pour la centième fois la bonne grand'mère reprit cette vieille histoire, sue par cœur par la voisine, mais que, oublieuse, elle répétait toujours comme une chose neuve, avec le même entrain et le même luxe de détails; le gars était un homme maintenant, mais pour la mère Marais, il restait toujours dans ses souvenirs le petit garçon de jadis, le bambin joufflu dont l'entêtement amusait, les colères faisaient rire et les défauts d'écolier passaient inaperçus.

— Un an passé, mame Fontaine, un an passé!... s'exclama-t-elle, et avec un soupir elle reprit: dire qu'il est si loin, là-bas, par delà la mer... en Afrique, comme ils disent... mon pauvre petit, est-ce que jamais je le reverrai?...

— Allons mame Marais, pas d'idées noires, deux ans c'est rien!...

— Pas à mon âge... mes jambes ne sont plus solides... mes yeux ne voient plus clair... Et dans un élan: tenez, mame Fontaine, je ne demande qu'une chose au bon Dieu: Voir Joseph.... et mourir!...

Tout passe, les deux années qui semblaient si longues à la mère Marais s'écoulèrent pourtant, uniformes, et un jour, un matin plutôt, Joseph apparut sur le seuil de la porte, grossi, bruni, à peine reconnaissable.

On s'embrassa, mais au lieu du bonheur promis et attendu depuis si longtemps, une sorte de gêne enserra subitement la famille; ce fut comme un étonnement et, dans cet instant, à l'avance rêvé plein d'expansion, personne ne sut que dire, pas même la vieille qui, descendue pour la circonstance de sa chambre du premier étage, resta là, les bras ballants, ouvrant de grands yeux, et ne trouvant pas un mot... C'était Joseph, et cependant ce n'était pas lui... Et dans le cœur de la grand'mère il se fit soudain un vide, ce fut comme si celui qu'elle attendait était mort, celui-là était un autre, et elle eut la sensation que son Joseph était à jamais perdu pour elle.